

EN DÉBAT**RACES ET INTELLIGENCE :
UN SUJET SULFUREUX ?**

Il ne l'est que dans la mesure où le veulent les zélotes des dogmes institués par les gens qui contrôlent le pouvoir intellectuel et culturel, tant sur le plan médiatique qu'universitaire. Ceci au mépris constant et systématique des données scientifiques, surtout en France – alors que dans les pays anglo-saxons, où pourtant la chasse aux sorcières est aussi bien présente, les chercheurs peuvent malgré tout faire entendre leur voix, pour présenter les résultats de leurs travaux.



Sculptures d'Arno Breker (DR).

En 1977, les Editions Copernic avaient bravé les interdits et jeté un pavé dans la mare en publiant, sous la signature de Jean-Pierre Hébert (nom présenté comme le pseudonyme collectif de quatre chercheurs spécialistes de sciences de la vie), *Race et intelligence*, dans la collection "Factuelles" dirigée par Alain de Benoist. L'ambition de ce livre était ainsi définie : "1969 : l'« affaire Jensen » éclate aux Etats-Unis. Professeur de psychologie de l'éducation à l'université de Berkeley, A.R. Jensen déclare que la différence moyenne enregistrée depuis longtemps entre les différentes races, dans les performances aux tests de quotient intellectuel (QI), s'explique vraisemblablement par l'intervention d'un quotient génétique. Cette affirmation fait l'effet d'une bombe. Depuis, la polémique fait rage. Dans les pays anglo-saxons, plus de cinquante livres, des centaines d'articles ont été publiés sur ce sujet. En France, c'est le silence. Un silence que les auteurs de ce livre ont voulu rompre en réunissant tous les

éléments du dossier. Et en le situant dans le cadre du débat qui, depuis un siècle, oppose les « héréditaristes » et les « environnementalistes » à propos de la détermination des aptitudes mentales et des traits de caractère chez l'homme. D'emblée, les auteurs ont visé à l'objectivité. Ils repoussent le spectre d'un racisme dont on ne connaît que trop les méfaits, aussi bien que certaine propagande qui, sous couvert d'égalitarisme, laisse entendre qu'il y aurait de « bonnes » et de « mauvaises » vérités scientifiques. Ils plaident pour le droit à la différence et l'épanouissement des peuples selon leur génie propre. Les documents présentés ici sont accompagnés de plus de mille références. Le public français, pour la première fois, peut juger sur pièces".

Promesse tenue grâce au riche contenu documentaire du livre, étayé par une bibliographie qui révèle l'ampleur du débat dans le monde anglo-saxon. Depuis, trente ans ont passé. Où en est-on aujourd'hui ?





A.R. Jensen, professeur de psychologie de l'éducation à l'Université de Berkeley dans les années 1970 (DR).

La Nouvelle Droite, à laquelle appartenaient les protagonistes des Editions Copernic, semble avoir progressivement renoncé à s'exprimer sur des questions impliquant de près ou de loin la notion de race. Parce que ce type de débat est jugé trop compromettant ? Parce qu'il n'est plus compatible avec le positionnement idéologique adopté par Alain de Benoist (qui a d'ailleurs pris ses distances avec l'étiquette Nouvelle Droite, qui n'est plus à vrai dire revendiquée par grand monde) ? Toujours est-il qu'on ne peut que regretter un tel choix, quelles qu'en soient les raisons, car l'un des mérites incontestables de la Nouvelle Droite fut de faire découvrir à un public francophone (public cultivé, donc fort réduit...) l'importance idéologique de certains sujets jusqu'alors méconnus ou, à tout le moins, mal connus.

Cependant des choses bougent dans le paysage intellectuel. Même si l'idéologie officielle affiche encore parmi ses dogmes fondateurs l'inexistence des races, certains esprits lucides et honnêtes se posent des questions. Ainsi en est-il de Bertrand Jordan, biologiste moléculaire, qui vient de publier *L'humanité au pluriel. La Génétique et la question des races* (Seuil).

Il part d'un constat, justifiant son livre : il n'existe pas de livres récents, tout au moins en langue française, abordant la question de la race, "terme qui semble quasiment tabou dans notre beau pays" (il aurait pu ajouter : et bien connu pour son ouverture d'esprit et son attachement à la liberté de pensée et d'expression...). Rendant compte du livre de Bertrand Jordan dans *Le Monde* (18 mars 2008), Jean-Yves Nau est obligé de reconnaître, visiblement sans beaucoup d'enthousiasme, que l'ouvrage se penche sans faux fuyant sur la validité d'une référence à la race : "Loin des poncifs que génère la question de la réalité de ce concept dans l'espèce humaine, l'auteur explique, avec une grande pédagogie, ce que les derniers acquis de la génétique nous disent de nos identités et de nos différences. Et force est d'observer que cette science en pleine expansion met à mal nombre de confortables postulats".

Bertrand Jordan rappelle que l'existence des races, longtemps perçue comme une évidence, a été, à un moment donné, l'objet d'un interdit majeur : "Cette affirmation a été battue en brèche après la seconde guerre mondiale. Au cours des dernières décennies, la biologie a nié la pertinence même de la question, au motif que tous les humains auraient en commun 99,9 % de leur patrimoine génétique". Hélas, hélas... Jean-Yves Nau doit s'incliner devant la démonstration de Jordan, démolissant le mythe de cette soi-disant communauté génétique : "Tel n'est pas le cas. Les derniers résultats des gigantesques entreprises de séquençage du génome humain montrent que les différences génétiques entre les hommes sont plus importantes qu'on le supposait il y a peu encore. Le décryptage de plus en plus fin, de plus en plus rapide, des génomes témoigne de l'existence de différenciations héréditaires stables qui, au-delà des seules apparences corporelles, rendent possible de remonter aux origines géographiques lointaines des individus ou peuvent parfois expliquer leur vulnérabilité à certaines maladies".

Tout en mettant les pieds dans le plat, Bertrand Jordan évite soigneusement de faire trop souvent référence au mot "races". Il préfère écrire que "la pluralité humaine, telle qu'on peut l'appréhender avec les techniques les plus modernes, est plus grande et plus subtile qu'on ne voulait le croire". Et il assure qu'on ne peut traduire de cette pluralité une hiérarchie entre races. Mais on ne lui en demande pas tant. Il nous suffit, quant à nous, de voir reconnu un différencialisme ethnique, un ethnopluralisme qui incite à ce que chaque "groupe de population", pour reprendre le terme un peu hypocrite accepté par les censeurs du *Monde* (ce qui est nouveau et révélateur), se voit reconnu le droit à l'identité, à son identité. Rien de plus, mais rien de moins.

PIERRE VIAL

RACES ET INTELLIGENCE

En octobre dernier, James Watson, prix Nobel de médecine en 1962 pour sa description de l'ADN, déclenche un véritable scandale planétaire en déclarant au *Sunday Times* qu'il était profondément pessimiste sur le futur de l'Afrique, parce que « toutes nos politiques de développement sont basées sur le fait que l'intelligence des Africains est la même que la nôtre, alors que tous les tests disent que ce n'est pas vraiment le cas ».

À entendre ses détracteurs, Watson n'était qu'un raciste sénile, qui tentait par sa déclaration de remettre au goût du jour de vieilles notions qui auraient été pourtant contredites par la science. Deux éléments ont choqué dans la déclaration de Watson : l'affirmation de l'existence de races humaines, mais surtout celle de différences d'intelligence entre ces races. Dans cet article nous nous intéresserons particulièrement à la deuxième affirmation. Sur la première, soulignons brièvement qu'il est aujourd'hui largement admis par la communauté scientifique internationale qu'il existe des variations géographiques, physiques et biologiques au sein de l'espèce humaine, variations permettant de caractériser des sous-espèces, communément appelées races.⁽¹⁾ Par exemple, dans le domaine médical, chaque année des milliers d'articles scientifiques, décrivent, caractérisent et objectivent ces variations.⁽²⁾ L'avènement de la génétique, loin d'infirmer la notion de race, lui a au contraire donné une nouvelle légitimité. Ceci est bien résumé dans l'extrait suivant d'un article publié en 2003 dans *Nature*, une des plus prestigieuses revues scientifiques mondiales : « Contrairement à l'idée défendue depuis le milieu du XX^e siècle, on peut définir scientifiquement des races dans l'espèce humaine. La connaissance du génome humain permet en effet de regrouper les personnes selon les zones géographiques d'où elles sont issues. (...) ». La suite de cet article rappelait que si un débat persistait, ce n'était pas tant sur l'existence ou non des races, ceci est un fait établi, que sur la pertinence de l'usage que l'on pouvait en faire, particulièrement en médecine.⁽³⁾ Nous invitons nos lecteurs intéressés par le sujet à se référer à l'ouvrage récemment publié aux USA sous le titre *Race, the reality of human differences*⁽⁴⁾, qui offre une bonne synthèse des connaissances sur le sujet. À souligner que cet ouvrage est co-écrit par Vincent Sarich, professeur d'anthropologie, et par Franck Miele, rédacteur en chef du *Skeptic Magazine*, périodique de vulgarisation scientifique dont un des objectifs est de promouvoir la connaissance scientifique et de lutter contre l'obscurantisme. Cet obscurantisme tend malheureusement à regagner du terrain, aussi bien aux USA avec les courants créationnistes, qu'en Europe avec la négation de la réalité raciale. En effet, au XXI^e siècle, nier le fait racial, c'est faire fi de la connaissance scientifique, et ainsi injurer à l'intelligence !

L'existence de différences physiques, biologiques et génétiques entre groupes humains est bien admise par la communauté scientifique internationale.⁽⁵⁾ Il



James Watson, à l'époque où il se voit attribuer le prix Nobel de médecine pour ses travaux sur l'ADN (DR).

devrait en être de même des différences intellectuelles et comportementales, tout aussi évidentes. On ne pourrait en effet comprendre que l'intellect et le comportement, en partie basés sur un substratum biologique, représentent une exception aux règles de la vie. Pourtant ces différences sont largement niées. Cette négation n'est pas étayée par une argumentation scientifique solide, elle est en fait basée sur des postulats ou des positions de principe. Une illustration en est la fameuse *Déclaration sur la race* de l'UNESCO adoptée en 1950, dont sont extraites les citations suivantes :

1. Dans les questions de race, les seules caractéristiques que les anthropologues peuvent effectivement utiliser comme base de la classification sont physiques et physiologiques.

2. Selon les connaissances actuelles, il n'y a aucune preuve que les groupes humains diffèrent dans leurs caractéristiques mentales innées, que ce soit en matière d'intelligence ou de tempérament. Les données scientifiques indiquent que l'éventail des capacités mentales de tous les groupes ethniques est à peu près le même.

1) Une espèce est définie comme une catégorie qui regroupe des individus semblables qui peuvent généralement se reproduire entre eux. Il y a donc une espèce humaine. La race est une subdivision de l'espèce (on parle de sous-espèce), à caractères héréditaires, et dont les individus constituent une population définie par certaines limites de nature géographique, écologique, physiologique, biologique, morphologique, etc. Le fait de parler de plusieurs races humaines va donc de soi, de la même façon que l'on distingue des races chez les animaux. D'autant plus que les différences morphologiques entre les races humaines, excèdent souvent celles qui séparent plusieurs races animales de la même espèce, voire même chez les primates, qui séparent des espèces différentes.

2) À titre d'exemple, la base de données de la *National Library of Medicine*, recense plus de 122 000 articles scientifiques comprenant le mot "race" dans leur résumé, 8526 pour la seule année 2007.

3) Le débat est entre autres lié au fait que l'administration américaine utilisait une classification raciale imparfaite, qui notamment définit le groupe hispanique comme une race, alors que cette ethnie est en réalité pluriraciale.

4) Vincent Sarich, Franck Miele, *Race, the reality of human differences*, Westview Press, 2004.

5) En France nous n'avons pas cette image car le débat scientifique est pollué par l'idéologie. Nos généticiens préfèrent leurs idées universalistes à la réalité de leurs laboratoires...



Ashley Montagu,
l'anthropologue américain
à l'origine de la Déclaration
de l'UNESCO (DR).

3. Les études historiques et sociologiques soutiennent le point de vue que les différences génétiques ne sont pas des déterminants importants des différences sociales et culturelles entre les différents groupes d'*Homo sapiens*, et que les différences sociales et culturelles entre groupes, ont été, pour l'essentiel, indépendantes de l'inné. Des grands changements sociaux ont eu lieu, qui n'ont pas été en aucune manière liés à des changements du type racial."

Ainsi, il serait licite d'utiliser les caractéristiques physiques pour une classification, mais on ne pourrait en faire autant des caractéristiques mentales. Ceci démontre une fois de plus que la réalité des différences des caractéristiques intellectuelles et comportementales entre groupes humains représente un tabou. La violence des réactions à la déclaration de Watson l'illustre bien. Les motifs de cette négation sont complexes et multiples, aussi bien d'ordre religieux, philosophique, idéologique, social, économique... Notre objectif n'est pas ici de les détailler. Revenons toutefois sur un des arguments le plus souvent mis en avant : si l'on admet qu'il y a des différences dans les capacités intellectuelles entre groupes humains, alors on admet qu'il puisse y avoir des inégalités entre civilisations. Ce qui ferait ainsi le lit du racisme. Les textes d'Ashley Montagu, l'anthropologue américain à l'origine de la Déclaration de l'UNESCO citée ci-dessus, illustrent bien ce courant de pensée. Ils peuvent être résumés comme suit : *"La prise de conscience du fait racial est dangereuse car cela entraîne un risque d'antagonisme, pouvant évoluer vers un conflit. Pour prévenir ces conflits potentiels, il vaut mieux supprimer le concept de race"*. Comme si la seule affirmation d'une différence devait nécessairement engendrer la haine ! Au contraire, l'histoire nous montre que les idéologies égalitaires ont été de véritables fossoyeurs de peuples. Ceux qui aujourd'hui défendent les peuples indigènes ne s'y trompent pas. Ils militent pour une reconnaissance des spécificités, comme base du respect mutuel et, au-delà, comme condition à la survie de l'humanité dans la richesse de sa diversité. Autrement dit, chaque peuple doit être libre de trouver sa propre voie sur sa propre terre.⁽⁶⁾

Les différences sociétales et culturelles ne naissent pas par génération spontanée, elles sont le fruit d'une interaction entre d'une part un contexte géographique et historique, et d'autre part un ou des peuples, avec leurs spécificités physiques, comportementales, spirituelles, mentales. Comme nous le développerons ci-après, la reconnaissance des différences d'intelligence est nécessaire à la compréhension du présent et à la préparation du futur.

Qu'en est-il des différences d'intelligence entre races ?

Notre analyse se base sur les études comparatives du quotient intellectuel (QI). C'est en effet la mesure de l'intelligence la mieux validée (on sait ce qu'elle mesure et ce qu'elle prédit). De plus, l'accumulation de centaines d'études réalisées avec cet instrument nous permet de brosser un tableau solide et objectif des réalités. A contrario, l'utilisa-

tion du QI fait aujourd'hui débat, notamment sur l'argument, bien réel, qu'il ne permet de mesurer qu'une des multiples formes d'intelligence. Ces critiques sont à la fois justifiées et peu pertinentes. Effectivement, l'intelligence elle-même ne peut être mesurée directement, le QI en est ainsi une approche indirecte, approximative et partielle. Il n'en perd pas son intérêt pour autant. En effet le QI ne mesure pas l'Intelligence, comme absolu abstrait, mais des capacités intellectuelles diverses, comme résoudre des problèmes, raisonner, comprendre des concepts, percevoir des relations. Toutes ces capacités sont nécessaires pour réussir sa scolarité. Le QI a d'ailleurs été au départ développé par le Français Binet dans ce but précis : détecter les enfants à risque d'échec scolaire. Il a depuis été confirmé que le QI était un des déterminants majeurs de la réussite scolaire, mais aussi sociale, comme la capacité à trouver un emploi, un emploi bien rémunéré, etc. Le QI ne mesure pas toutes les formes d'intelligence, mais il est un excellent reflet des aptitudes à apprendre, à s'intégrer, et à réussir, dans une société industrialisée moderne, notre société. Aussi, on ne peut comprendre et débattre d'éducation, de développement économique, de civilisation sans prendre en compte ce déterminant.

Pour répondre à la question des différences d'intelligence entre races, nous avons l'opportunité de disposer d'une magistrale synthèse, rédigée par le Professeur Richard Lynn, professeur de psychologie⁽⁷⁾, publiée en 2006 sous le titre : *Race differences in intelligence. An evolutionary analysis*.⁽⁸⁾ Dans cet ouvrage comportant plus de 800 références, Lynn fait le point sur des décennies de recherches sur le sujet, et affirme :

- qu'il y a des différences de niveau d'intelligence entre groupes humains ;
- que les différences les plus importantes sont celles mesurées entre les Noirs et les autres races ;
- que le substrat de ces différences n'est pas environnemental mais constitutionnel.

Reprenons ces différentes affirmations.

Il y a effectivement des différences de QI entre groupes humains. Ces différences ne portent pas sur « l'éventail des capacités mentales », pour citer la déclaration de l'UNESCO (il y a des très intelligents et des moins intelligents dans toutes les populations), mais sur le niveau moyen de l'intelligence. Cette notion avait été popularisée par le fameux ouvrage, publié en 1994 sous le titre *The Bell Curve*⁽⁹⁾, rédigé par un psychologue, Richard Herrnstein, et un sociologue Charles Murray.⁽¹⁰⁾

Les différences les plus importantes sont observées entre les Noirs et les autres races. Les Noirs ont un QI plus bas en moyenne que celui des autres groupes raciaux. La première étude médiatisée sur ce sujet a été publiée en 1969 par Arthur R. Jensen, qui montrait que le QI des Noirs américains était en moyenne de 15 points inférieur à celui des Blancs. Dans *The Bell Curve*, Herrnstein et Murray confirmaient ce résultat. Cet ouvrage avait fait beaucoup de bruit à sa sortie, et provoqué de vifs débats. Ses

6) Tout ceci pose des questions existentielles à nos droits-de-l'homme : comment respecter la diversité tout en la niant ? Ils ne sont ainsi pas à un paradoxe près comme le montre cet extrait savoureux de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones, adoptée en 2007 : « (...) Affirmant que les peuples autochtones sont égaux à tous les autres peuples, tout en reconnaissant le droit de tous les peuples d'être différents (...) ».

7) <http://www.rlynn.co.uk>

8) Richard Lynn. *Race differences in intelligence. An evolutionary analysis*. Washington Summit Publishers, 2006.

9) *The Bell Curve* (la courbe en cloche) est ce qu'on appelle en statistiques une distribution normale ou gaussienne.

10) Richard J. Herrnstein, Charles Murray. *The Bell Curve*. Free Press, 1994.

affirmations et conclusions avaient été passées au crible, et n'ont pu finalement être réfutées sur le fond. Ces différences entre Noirs et autres groupes humains sont majeures. Le QI moyen d'un Blanc est de 100, celui d'un Noir vivant aux USA est de 85. En Afrique, les résultats sont encore plus marqués : le QI moyen des Noirs africains est de 70. Pour donner un élément de comparaison, un QI de 70 représente un âge mental de 11 ans, le seuil de définition du retard mental léger pour un adulte. Il ne faut pas pour autant sur-interpréter cette différence. La moitié des Noirs africains ne sont pas des retardés mentaux ! Leurs formes d'intelligences sont différentes de celles des Blancs, elles sont adaptées à leur environnement et conditions de vie naturelles. Ceci doit être pris en compte : à des sociétés différentes correspondent des formes d'intelligence différentes, et réciproquement. Nous y reviendrons.

A quels facteurs peuvent être attribuées ces différences ? Ceci pose la question des déterminants de l'intelligence. La situation est complexe. L'intelligence n'est ni toute génétique, ni toute environnementale, mais est le fruit d'une interaction des deux. Autrement dit, le gène donne un potentiel que l'environnement permet, ou ne permet pas, d'exprimer. Cet environnement est aussi bien physique, par exemple les impacts de la carence en iode ou de l'intoxication au plomb sur l'intelligence sont bien connus, que socio-culturel. Pour en revenir sur la différence entre Noirs et Blancs, les facteurs environnementaux peuvent expliquer une partie de cette différence, mais ils n'expliquent pas tout, comme le montre la constance des résultats, quels que soient le lieu, l'époque, les conditions sociales. Le meilleur résultat des Noirs américains par rapport à leurs cousins africains est expliqué par Lynn par le fait que les premiers, outre qu'ils vivent dans un meilleur environnement, ont au moins un quart de sang blanc dans leurs veines, comme l'ont montré les études génétiques.

Conséquences de ces différences d'intelligence

Cette différence majeure dans l'intelligence moyenne n'est bien sûr pas sans conséquences. Notamment, on ne peut pas ne pas y voir un des facteurs d'explication de la moins bonne réussite scolaire, ainsi que de l'échec social massif de la population noire vivant en occident. Les difficultés d'apprentissage scolaire des Noirs sont connues. Elles avaient été observées dès les années 1960 aux USA et avaient été une des raisons de la mise en place de la discrimination positive (*affirmative action*), qui consistait, dans les concours d'admission aux universités, soit à réserver des quotas, soit à utiliser des seuils d'admission plus bas pour les minorités, en particuliers les Noirs, que pour les Blancs. L'échec social peut être objectivé par le chômage massif des Noirs en Europe et en Amérique du Nord. En France, nous ne disposons pas de statistiques raciales, nous pouvons en avoir une approximation par les analyses en fonction de l'origine géographique : en 2004, 31% des actifs de plus de 15 ans originaires d'Afrique sub-saharienne étaient chômeurs. Généralement ces difficultés à s'insérer



Robert J. Herrnstein. Professeur de psychologie de l'Université de Harvard, dans les années 1970, il sera au centre d'une vaste polémique (DR).

dans le marché de l'emploi sont attribuées aux discriminations dont seraient victimes les Noirs. Pourtant il s'avère que cette situation est observée quel que soit le pays, quel que soit son système politique ou économique, quelles que soient ses politiques sociales, quelles que soient les politiques en faveur des minorités (aussi bien en France qu'en Suisse, qu'en Grande-Bretagne, qu'au Canada...). On pourrait ainsi donner une autre explication à l'échec scolaire et social massif des Noirs dans les pays occidentaux : ils n'ont pas la capacité de réussir dans ce contexte.⁽¹¹⁾ En incitant directement ou indirectement des jeunes Noirs à émigrer vers l'Europe, on les conduit vers l'échec social. Cette politique est humainement inacceptable.

Conséquences macro économiques et sur le développement

Dans un ouvrage récemment publié avec Tatu Vanhanen, *IQ and the Wealth of Nations*⁽¹²⁾, Richard Lynn (encore lui !) a montré que la richesse des pays est fortement corrélée au QI moyen de leurs habitants : en effet les deux tiers des variations du produit national brut (PNB) dans le monde pourraient être expliquées par le QI. Ce résultat a depuis été confirmé par plusieurs autres auteurs. Par exemple, Richard E. Dickerson, dans un article scientifique publié en 2006, conclut qu'une augmentation de 10 points du QI moyen est associée à un doublement du PNB par habitant.⁽¹³⁾ Ce résultat est majeur, peu de facteurs ont un tel pouvoir explicatif. Pourtant, de façon étonnante, l'intelligence est très rarement citée dans les facteurs du sous-développement. On parle même de pays "en voie de développement", comme si ces pays étaient destinés, avec le temps, à devenir des pays développés selon nos critères ; comme si, selon l'expression imagée de

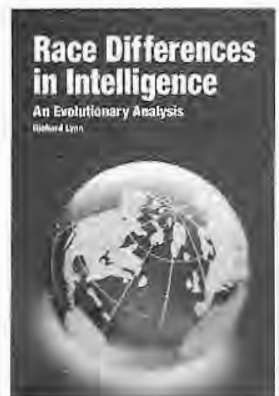
11) Un des marqueurs de cette inadéquation en est la terrible statistique de la population carcérale aux USA. En 2006, dans la tranche d'âge de 20 à 34 ans, un jeune Noir sur neuf est en prison.

12) Richard Lynn, Tatu Vanhanen, *IQ and the Wealth of Nations*, Praeger/Greenwood, 2002.

13) Richard E. Dickerson, « Exponential correlation of IQ and the wealth of nations 2006 », *Intelligence* 34 (3) : 291-295



Richard Lynn (DR).





La seule façon d'aider les individus et les peuples est de prendre en compte les réalités (DR).

l'africaniste Bernard Lugan, les Africains étaient "des Européens pauvres à la peau noire".⁽¹⁴⁾ Il ne faut pas déduire pour autant de ces résultats que des civilisations ne peuvent s'épanouir en Afrique, l'histoire a prouvé le contraire. Son niveau et sa forme d'intelligence n'empêche pas l'Afrique de développer son modèle, ils l'empêchent seulement d'adopter le nôtre. Les faits le démontrent. Il est clair que les programmes de développement qui ne tiennent pas compte des réalités sont voués à l'échec. Comme l'a écrit Lugan : "Pour sauver l'Afrique, il est donc urgent de renverser les dogmes universalistes qui l'étouffent et lui interdisent de redevenir elle-même".

Conséquences pour l'Europe

Fort des constats précédemment développés, on peut penser que l'immigration-peuplement que nous subissons en Europe est, et sera, un facteur d'appauvrissement intellectuel. Il est possible que nous en observions dès aujourd'hui les premiers effets à l'école. En effet, la plupart des enseignants, qu'ils soient du primaire, du secondaire ou du supérieur déplorent une baisse du niveau des élèves et étudiants. Cette perception est objectivée par les recherches. Par exemple, une recherche sur les compétences des élèves en orthographe grammaticale, publiée en 2007 par les linguistes Danièle Manesse et Danièle Cogis, et citée dans un article du *Monde* du 15 décembre 2007, a établi qu'en vingt ans s'était produit un glissement de deux années scolaires : une cinquième de 2006 était au niveau d'un CM2 de 1987. Comment expliquer une dégradation aussi importante en une si courte période de temps ? On ne peut écarter l'hypothèse de l'influence de la proportion grandissante d'élèves d'origine extra-européenne dans les établissements (en 30 ans [1968-1999] le nombre de jeunes Noirs d'origine africaine a été multiplié par vingt en

France)⁽¹⁵⁾. Les résultats déplorables observés en Seine-Saint-Denis, le département de France métropolitaine comportant la plus forte proportion de personnes d'origine étrangère (plus de 50%), en représentent un élément probant. Comme souligné dans cet extrait d'un rapport du Sénat⁽¹⁶⁾ :

"On constate, au niveau scolaire [en Seine-Saint-Denis] :

- des retards importants à l'entrée en 6^e (près de 8 % des élèves ont 2 ans de retard, contre 4 % en moyenne nationale) et en 3^e (12 % contre 6 %) ;
- un quart des jeunes de 16-19 ans ont déjà quitté le système éducatif, alors que la moyenne nationale est d'environ 16 % ;

- le taux d'accès à l'enseignement supérieur est parmi les plus bas de France (13 points de moins que la moyenne nationale pour l'académie) ;

- enfin, les résultats des élèves de Seine-Saint-Denis traduisent des écarts importants, par rapport aux moyennes académique et nationale, aux évaluations nationales de 6^e et dans les taux de réussite aux examens, à l'exception de certains diplômes professionnels (certificat d'aptitude professionnelle et brevet de technicien supérieur notamment).

Ainsi, par l'immigration, on se trouve dans un phénomène "perdant-perdant" : le transfert de population d'Afrique vers l'Europe entraîne un appauvrissement intellectuel à la fois en Afrique et en Europe. Ce paradoxe apparent est un exemple de ce qu'on appelle en statistiques le paradoxe de Simpson. Il s'explique facilement par un double phénomène : d'une part ce sont les meilleurs qui partent d'Afrique, entraînant ainsi un appauvrissement sur ce continent (au grand désespoir des amis de l'Afrique)⁽¹⁷⁾ ; d'autre part, ces meilleurs en arrivant en Europe sont du niveau des moins bons, entraînant un appauvrissement en Europe.

14) Bernard Lugan, *God Bless Africa*, Carnot, 2003.

15) Michèle Tribalat.

"Les concentrations ethniques en France", *Agir*, 2007 : 29.

16) <http://www.senat.fr/rap/r06-049-1/r06-049-164.html>

17) Il suffit de rechercher "fuite des cerveaux" et "Afrique" sur google pour découvrir des dizaines de textes et sites internet africains sur le sujet.

En conclusion

Il existe des différences de formes et de niveaux d'intelligence selon les races. Le fait qu'elles n'aient pas été prises en compte peut être une des causes du naufrage de l'Afrique sub-saharienne. Ne pas vouloir les voir représente un risque majeur de déclin pour l'Europe. Il est faux et archifaux d'affirmer que l'immigration représente une richesse, comme souvent affirmé dans la presse bien pensante. Un exemple typique de ce mensonge est repris dans le rapport de la Commission pour la libération de la croissance française (*sic* !), dit rapport Attali : *"L'immigration a été dans le passé et peut être dans l'avenir un puissant facteur de croissance."* Bien sur, Attali n'écrit pas cela par bêtise, il est bien conscient des conséquences délétères de l'immigration pour l'Europe. Il les souhaite, même. Il fait partie de ceux qui veulent détruire l'homme enraciné au profit de celui qu'il appelle lui-même l'homme nomade, titre d'un de ses ouvrages. Pour l'Europe, comme pour l'Afrique, l'immigration est un facteur d'appauvrissement intellectuel, et ainsi éducatif, culturel, social, économique et à terme civilisationnel. Il est peut-être tôt pour en observer toutes les conséquences, mais qu'en sera-t-il du potentiel créatif scientifique, technique, artistique de l'Europe quand les jeunes issus de l'immigration d'aujourd'hui seront les travailleurs de demain ? Nous sommes aujourd'hui face à un réel enjeu pour notre civilisation.

MICHEL ALAIN



Figure 1 : QI moyen des populations autochtones (d'après Lynn).

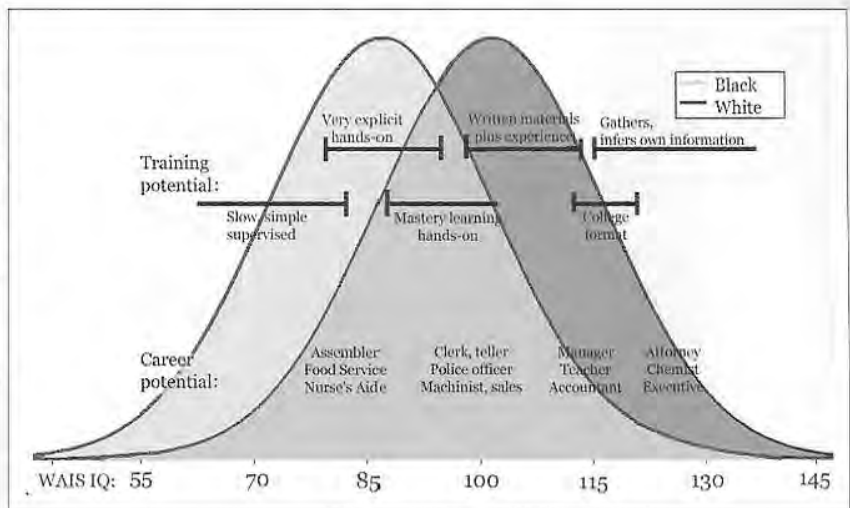


Figure 2 : Différence de QI entre Blancs et Noirs. La figure montre de plus les compétences associées à un niveau donné de QI, et des exemples de professions correspondantes (d'après Herrnstein et Murray).

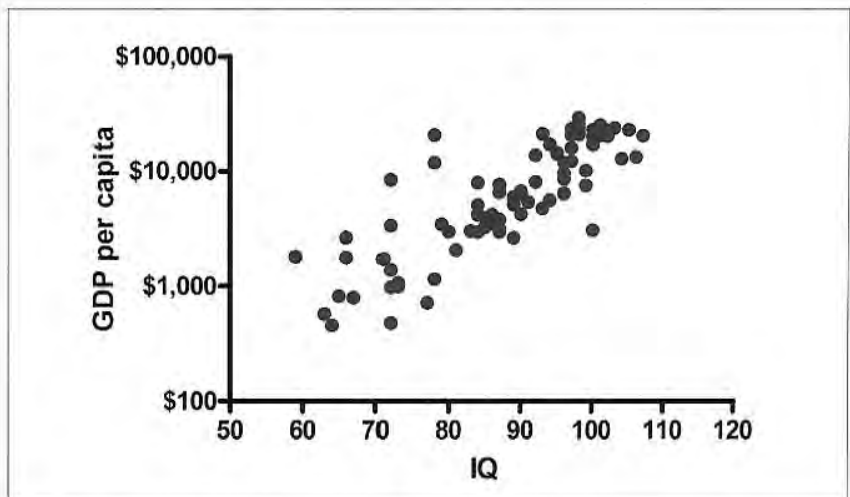


Figure 3 : Corrélation entre le PNB par habitant (1998) et le QI moyen national pour 81 pays (d'après Lynn et Vanhanen).

Magma ou respect de la diversité ? (DR).